

Début juin, la Coupe du monde des pays non reconnus se tenait à Londres. L'occasion rêvée pour le Mouvement d'autodétermination de la Kabylie d'exposer son équipe de football... et ses velléités d'indépendance. Récit d'une journée pas comme les autres.

PAR ÉMILIEN HOFMAN & NICOLAS TAIANA

Coupe afro, pantalon pattes d'éph, chemise et cravate bariolées. « C'est le look sixties », s'amuse Lyes Imemmai, 39 ans, entre deux clopes. Pourtant, le calendrier grégorien indique bien 2018, quand celui des Berbères culmine à 2968. Mais si le sélectionneur « national » de la Kabylie s'est mis sur son 31, c'est parce qu'il amorce une journée qui peut s'avérer historique. En ce 2 juin, son équipe affronte les Coréens unis du Japon, dans le cadre de la Coupe du monde de la Conifa (Confédération des associations de football indépendantes), qui reconnaît les nations et les peuples délaissés par la Fifa. Deux jours plus tôt, pour la première rencontre de la compétition, la Kabylie subissait la loi du Pendjab, territoire à cheval sur l'Inde et le Pakistan. « Si on perd, ça val libérer la machine... Et on sera déjà en vacances », sourit le Bruxellois de résidence, Kabyle de sang et de cœur. A Londres, où se déroule le tournoi, Lyes et les siens souhaitent attirer l'attention sur leur projet : faire de la Kabylie, cette région du nord de l'Algérie, une nation indépendante et à part entière.

Identité berbère et tradition laïque
Ce matin-là, l'équipe berbère prend du retard sur ses objectifs. « Il n'en manque plus qu'un et on peut y aller », annonce Lyes au chauffeur, qui s'impatiente. Près d'une heure et demie de route sépare le Stay Club, son hôtel au nord de la capitale britannique, de Bracknell, au sud-ouest, où la sélection s'est fixé rendez-vous avec l'histoire. Long trajet oblige, l'entraîneur, coach

sportif dans le civil, distille ses consignes dans le bus. Aksel Bellabaci avance vers la scène. Cet ancien technicien de l'entreprise Orange, 34 printemps et basé à Paris, s'est mis au chômage pour servir la cause. Aujourd'hui, en tant que président de la fédération et secrétaire d'Etat aux Sports du gouvernement provisoire kabyle (GPK), il s'adresse à ses soldats. « La Kabylie vous soutient et vous encourage. Au pays, les gens sont conscients qu'on travaille avec les moyens du bord. Faites-vous plaisir ! »

Au stade de Larges Lane, Manis Amrioui étale sa fierté sur son camping-car, avec banderoles, stickers et drapeaux. Arrivé en éclaireur sur les lieux, le presque septuagénaire vient de quitter l'Allemagne avec sa femme, Monika. « Si vous allez à Anvers ou au Canada, les gens vont seulement connaître les tapis berbères », souffle-t-il, d'un ton professoral, bras croisés. « Personne ne parle d'un peuple, d'un pays ou d'une langue. C'est complètement inconnu et on n'a jamais pu exposer la Kabylie avec autant d'audience. C'est énorme. » A quelques secondes du coup d'envoi, la modeste tribune de Bracknell Town déborde d'étendards kabyles, qui fleurissent partout. Il ne faut pas cinq minutes de jeu pour que les supporters reprennent en cœur : « Kabylie indépendance ! Kabylie indépendante ! » Tous se réclament d'une identité berbère, et non arabe, de tradition laïque, alors que l'islam est une religion inscrite dans la Constitution algérienne.

Malgré tout, le 12 janvier dernier, le peuple berbère d'Algérie fête pour la première fois de manière officielle son Nouvel An, enfin reconnu par le gouvernement d'Abdelaziz Bouteflika. Début →

LA BALLE ROULE POUR LES KABYLES

A l'entame du match entre la Kabylie et les Coréens unis du Japon.

PHOTOS : ÉMILIEN HOFMAN & NICOLAS TAIANA